

LA PRODUCTION LIBRE...

Un des préjugés les plus fortement enracinés dans l'esprit de nos contradicteurs, est celui qui consiste à croire que, dans une société sans gouvernement, il serait impossible aux hommes d'organiser la production d'une façon assez bien entendue pour satisfaire les besoins de chacun. Partant de ce principe que l'homme est essentiellement paresseux et répugne aux travaux manuels, les uns accumulent objection sur objection pour arriver à démontrer que personne ne voudrait plus rien faire, et que l'humanité en serait réduite à se nourrir de glands et de racines, comme aux temps préhistoriques de son apparition sur la terre. Alors, ajoutent-ils, comme la production naturelle du globe serait insuffisante, cette pénurie d'aliments causerait un état de guerre permanent entre les individus et l'on verrait refluer l'âge des antiques barbaries et le règne absolu du droit du plus fort. Cet état serait pire assurément que l'état social actuel; c'est pourquoi il faut une règle, un pouvoir quelconques, établissant la part de travail que chacun doit à la communauté; sans quoi, chacun se cantonnera dans les attributions les plus douces; tout le monde voudra être littérateur, artiste, savant, etc..., ou fainéant. Les socialistes eux-mêmes, qui se déclarent les ennemis de la propriété privée, pensent instituer une sorte de gouvernement qu'ils appellent «*commissions de statistique*», chargé de fixer la quantité de travail à fournir pour éviter la pénurie et d'enrayer à propos la production afin d'obvier à l'encombrement.

Les mieux intentionnés à notre égard, ceux qui accordent que l'homme, en l'absence d'un gouvernement quelconque, consentirait à mettre ses forces au service de ses semblables, refusent de croire au bon résultat d'une production non réglementée. Tout étant dû au hasard et au bon vouloir de chacun, disent-ils, il arriverait que telle branche de l'industrie serait vite encombrée tandis que telle autre manquerait de bras. Si tout le monde veut, par exemple, fabriquer des souliers, il y aura, avant un an, de quoi chauffer pendant des siècles tous les habitants de plusieurs planètes; mais, en attendant, qui est-ce qui fera le pain, les vêtements, et tous autres produits essentiels à l'homme? Ce qui fait, dans notre société présente, que toutes les industries se maintiennent à peu près, c'est que l'encombrement qui se produit dans l'une d'elles rejette vers les autres les travailleurs qui ne trouvent pas d'occupation dans la première. Il s'établit ainsi un équilibre qui n'existerait pas dans une société où la production s'effectuerait suivant la fantaisie de chacun.

Toutes ces considérations ont pour origine une conception fausse du but de la production. Il n'est pas rigoureusement exact de dire que l'homme se mit un jour à produire parce qu'en raison de l'accroissement de la population, la nature était devenue insuffisante à le nourrir, et qu'il fut dès lors forcé de suppléer par son travail à cette insuffisance. Sans doute, il y eut là, à un moment donné, un stimulant qui poussa l'homme à se créer artificiellement des ressources, en utilisant les facultés d'observation dont il pouvait être doué.

Mais, bien avant que cette insuffisance se fût déclarée, l'homme produisait. Aussi loin qu'il soit possible de remonter dans l'histoire de l'humanité, la science archéologique découvre des traces du travail de l'homme, datant d'époques où le globe était naturellement assez fécond pour nourrir ses habitants. Les diverses expéditions entreprises par les Européens au sein de contrées inexplorées ont permis de constater chez les primitifs peuplant ces contrées, dont quelques-unes étaient douées d'une faune et d'une flore exubérantes, une organisation productive, plus ou moins rudimentaire, mais que ne nécessitait nullement l'insuffisance de la nature à nourrir les indigènes.

Il y a donc à la productivité humaine un autre facteur que la pénurie de vivres. L'homme a en lui un impérieux besoin d'activité qui le pousse à agir dans un sens ou dans un autre, à s'occuper, à faire œuvre de ses muscles. Ce besoin d'activité lui est, du reste, commun avec tous les autres animaux. Il est permis de le constater à tous les degrés de l'échelle vitale. Très vague chez le zoophyte, en qui il ne se manifeste guère que pour les besoins d'absorption et d'élimination, il se développe, en rapport de la multiplicité des besoins, chez les animaux d'une organisation plus complexe. C'est chez l'homme, dont les besoins sont les plus variés, qu'il atteint son maximum.

L'homme étant de tous les animaux celui dont l'organisation est la plus complexe, est celui qui éprouve la plus grande variété de besoins et dont, par conséquent, l'activité est la plus grande. La preuve en est

dans l'importance prépondérante qu'il a su acquérir, malgré sa faiblesse naturelle, sur la planète. Il est donc aussi absurde de s'imaginer que l'homme, s'il n'était forcé au travail par une autorité quelconque, ne ferait rien, que de prétendre qu'un animal dont la nourriture serait chaque jour assurée conserverait l'immobilité la plus absolue.

Il est également absurde de supposer que si l'homme était livré à lui-même, la production pourrait s'engager dans une voie unique ou dans un nombre restreint de voies ne répondant pas à tous les besoins humains.

Pour s'en convaincre, il suffit de rechercher quel fut le but primordial de la production. Ce but ne fut autre que la satisfaction des besoins, quelque variés fussent-ils, ressentis par l'individu - y compris ce besoin d'activité dont je parlais tout à l'heure. Si, de nos jours, nous voyons diverses industries, au début prospères, être réduites à diminuer ou à suspendre leur production, c'est, ou bien qu'elles cessent totalement de correspondre à un besoin, ou bien que l'accumulation trop grande de produits se trouve excéder les besoins de la consommation, ou encore, le plus souvent, que l'insuffisance des ressources pécuniaires d'un grand nombre d'hommes les met dans l'impossibilité de satisfaire le besoin qu'ils éprouvent des produits accumulés en magasin. Sous un régime de propriété privée, la production ne se règle pas en vue des besoins de la masse, mais en vue d'un bénéfice qu'en attend le propriétaire des moyens de production. Qu'arrive-t-il? C'est qu'on produit aveuglément, sans savoir d'une façon positive si les produits pourront être écoulés. Par le développement du machinisme, la production a pris une très grande extension; mais cette extension ne répond pas à une extension proportionnée des besoins de la population. Telle est une des causes principales de l'accroissement du nombre des faillites. Si le producteur, ou mieux le capitaliste qui fait produire, avait pour objet non pas la réalisation d'un bénéfice, le plus grand possible, mais la satisfaction des besoins humains, cette surproduction n'aurait pas lieu, car il réglerait sa production suivant la somme des besoins présumés ou exprimés.

Il ne faut donc pas perdre de vue qu'il est logique que la production soit absolument subordonnée aux besoins de la consommation. Analysons donc ce qui se passerait dans une société libertaire, d'où la propriété privée serait exclue, c'est-à-dire où tout individu pourrait librement disposer des moyens de production qui lui seraient nécessaires et où la perspective d'un bénéfice ne viendrait pas lui faire perdre de vue le but de son effort, qui n'est autre que la satisfaction de besoins donnés.

Tel homme éprouve tels besoins. En ce qui concerne l'un d'eux - réduisons à l'unité pour plus de simplicité - il lui est impossible de le satisfaire avec ses propres forces. Il se mettra en rapport avec un ou plusieurs de ses semblables dont il sollicitera l'aide. Ces hommes ont à leur tour divers besoins auxquels chacun d'eux ne peut subvenir par lui-même. Parmi ces besoins il en est pour la satisfaction desquels est nécessaire telle aptitude que précisément possède notre homme. Celui-ci se mettra donc à la disposition de celui ou ceux de ses semblables avec qui il sera en rapport, et s'efforcera de rendre à son camarade le service qui lui est nécessaire, tandis que l'autre en agira de même avec lui.

Il s'établira donc forcément un échange de services mutuels, réglé par l'ensemble des besoins des intéressés.

Voilà, réduit à sa plus simple expression, quel serait, d'une façon sans doute moins immédiate et moins directe, le principe d'une organisation logique de la production. Chacun trouverait chez autrui les aptitudes nécessaires à la satisfaction de ceux de ses besoins auxquels il ne peut subvenir, et réciproquement. Le besoin d'activité qui est en lui favorise le développement de telles aptitudes qui répondent à une certaine sorte des besoins d'autrui.

L'homme, dit-on, recherchera entre toutes les occupations les moins pénibles et évitera les travaux durs ou répugnants.

De deux choses l'une: ou ces travaux correspondent à un besoin, et alors quelque désagréables soient-ils, la non-satisfaction de ce besoin sera plus désagréable encore à l'homme et il les exécutera; ou bien le besoin ne s'en fait nullement sentir, et, dans ce cas, pourquoi s'y astreindrait-on?

En outre, d'autres, mieux que je ne pourrais le faire, ont suffisamment démontré qu'un travail n'est désagréable que parce qu'il est imposé ou en raison des circonstances qui accompagnent son exécution. Un travail considéré aujourd'hui comme désagréable serait envisagé autrement s'il était exécuté de bonne volonté.

Maintenant, verra-t-on tous les hommes ou, du moins, la plupart d'entre eux s'adonner à la même branche de production, faire des souliers, par exemple, et négliger toutes les autres? Quelque absurde que soit semblable hypothèse, admettons-la. Si pareil fait se produisait, il signifierait que tel besoin s'est développé exceptionnellement et que les autres auraient disparu, puisque la production serait subordonnée aux besoins de la consommation. Et alors, où serait le mal? Et quelle gène en ressentirait l'humanité?

Si tout le monde veut être artiste, c'est que le goût de l'art se sera accru et universellement répandu; et s'il ne se trouvait personne, à un moment donné, pour faire du pain, comme le besoin de nourriture est un besoin auquel nul ne peut se soustraire, cette situation momentanée serait de courte durée, et l'on s'organiserait promptement pour assurer la satisfaction de ce besoin, et cela forcément, sous peine d'extinction de l'humanité.

On le voit donc, l'homme, en raison du besoin d'activité qu'il a de commun avec tout animal, ne pourrait rester inactif et n'aurait nul besoin d'une autorité pour l'obliger au travail, et la production, n'étant que la conséquence des besoins de l'humanité, se réglerait naturellement par l'entente spontanée des individus, sans la nécessité d'une intervention gouvernementale quelconque.

Quel avantage, au contraire, présenterait cette absolue liberté, puisque tous les besoins trouveraient à se satisfaire, grâce à la grande facilité qu'auraient ceux qui les éprouveraient de s'entendre pour assurer leur satisfaction?

André GIRARD.
